

JEAN-PIERRE GOUDAILLIER

### **Peut-on traduire le « pataouète » ? L'exemple de textes extraits de l'œuvre d'Albert Camus**

« ... rétorqua le vieux musulman, dans ce jargon de la Marine où les mots français, arabes et le « *pataouète* » se trouvent curieusement associés ..... Une dizaine d'ombres étaient accoudées aux tables nues : dockers, pêcheurs ou mariniers – Arabes, Catalans ou Maltais. » (*L'Écho d'Alger - Journal Républicain du matin*, 12 janvier 1936, p. 7)

« Freddy Michalski était un virtuose. Il disait l'essentiel en soulignant qu'en sa qualité de traducteur il ne s'agissait pas seulement de restituer le sens, mais l'émotion que celui-ci charriait, de même que la rythmique des phrases et la pertinence de l'argot selon le contexte » (À propos de Freddy Michalski, article de Macha Séry, *Le Monde*, 03 juin 2020, p. 26)

*How to translate the 'pataouète' in the case of texts by Albert Camus? During the French colonization of Algeria, the 'patatouète' was a language variety of French spoken in North Africa, among others in working class districts of Algiers, such as Bab-el-Oued and Belcourt. It consisted mainly of French [colloquial style and slang], Arabic, Berber, Spanish [Catalan] or Italian terms like: avoir la honte à la figure, chikaïa, donnade, donner un taquet, faire la mata, galoufa, gargoulette, kemia, macache, moutchou, pignol, sarouel, tannée, taouel, tramousse, yaouled, zlabia. Albert Camus was born in the Belcourt district where he spent his youth (cf. The First Man) ; thus it is not surprising to find a limited number of 'pataouète' expressions in his works the rendering of which might be quite challenging for translators, as illustrated by the analysis of English and German translations of Camus' novels such as The Stranger or The First Man.*

#### **Introduction**

Pendant la période de la colonisation de l'Algérie par la France, le « patatouète » est une des variétés linguistiques du français d'Afrique du Nord

parlée, entre autres, dans les quartiers populaires d'Alger, plus particulièrement à Bab-el-Oued et Belcourt, qui comprend pour l'essentiel des mots français [populaires, argotiques], arabes, kabyles, espagnols [catalans], italiens. En voici quelques lexèmes et locutions à titre d'exemples : *avoir la honte à la figure, burnous, chéchia, cocose, couffin, djellaba, donnade, donner un taquet, galoufa, gargoulette, manquer quelqu'un, mozabite, se taper un bain, smalah, soubressade, tramousse*. Albert Camus a habité dès son jeune âge dans le quartier Belcourt d'Alger, y a passé sa jeunesse (cf. *Le premier homme*) ; de ce fait il n'est pas étonnant de trouver dans ses écrits, certes de manière limitée, des mots et expressions « pataouètes », qui posent de toute évidence des difficultés aux traducteurs, ce qui peut être illustré par des extraits des traductions (anglaise et allemande) de *L'étranger*, *Le premier homme*, pour ne citer que ces deux textes.

### **Camus et le « pataouète »**

Il importe avant tout d'indiquer ce que l'on désigne par « pataouète ». Pour le TLF, le « pataouète » est le « parler des Français d'Algérie, à l'époque où celle-ci était française, comportant beaucoup d'emprunts à l'arabe, à l'espagnol et à l'italien »<sup>1</sup>. Pour André Lanly « l'Algérie est le "berceau du *pataouète*", comme on appelait le jargon des Européens au début du siècle » (Lanly, 1955 : 198). Françoise Gadet & Ralph Ludwig précisent que le « pataouète » est le « parler des quartiers populaires d'Alger »<sup>2</sup>.

Dans le N° 5 (1989) du *Bulletin de l'amicale des enfants d'El-Biar*, Joseph Vidal<sup>3</sup>, camarade d'Albert Camus, écrit à propos de ce dernier et de lui-même : « Nous avons très tôt appris à parler l'espagnol, enfin plutôt le "pataouette", grâce à nos grand'mères qui ne parlaient pas le français ». Il est donc établi qu'Albert Camus parlait le « *pataouète* » dans sa jeunesse. En voici la confirmation : à la question posée lors d'une interview datant de 2013 « Votre père était exigeant avec la langue française, au point, lors de son discours de

---

<sup>1</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.01.2020.). On y trouve par ailleurs des mots provenant du français populaire, mais aussi, entre autres, du catalan, du maltais et du kabyle.

<sup>2</sup> « Quant aux mots arabes entrés dans le français de France, ils ont transité par un parler désormais éteint du fait du départ des Français, le pataouète, parler des quartiers populaires d'Alger » (Gadet, Ludwig, 2014 : 87).

<sup>3</sup> Joseph Vidal, fils d'un coiffeur espagnol et camarade de jeux d'Albert Camus, habitait la même maison au 93 de la Rue de Lyon à Alger.

réception du Prix Nobel de Littérature à Stockholm, de saluer Louis Germain, son instituteur. Il pensait que c'était une conquête pour lui ? », Catherine, la fille d'Albert Camus, répond : « C'en était une ! Car enfant, il parlait le "pataouète", le langage de la rue à Belcourt. C'est ce qui le sépare de la majeure partie des écrivains français de son époque qui étaient issus de milieux aisés ».

Toutefois, si l'on observe de près l'œuvre d'Albert Camus, on constate qu'il utilise peu de termes et expressions issus du « pataouète », ce qui permet à Pierre-Louis Rey d'écrire à propos de *L'étranger* que « Camus avait, autant qu'il était possible, dépouillé son roman des idiomes et des traits de folklore algériens, afin de le rendre universellement lisible. C'est à ce prix qu'il fut, à brève échéance, considéré comme un « classique » (Rey, 2008 : 72).

### **Termes « pataouètes » employés par Camus**

On peut recenser un certain nombre de termes « pataouètes » dans les écrits d'Albert Camus, dont, entre autres :

*anisette* : ce substantif féminin désigne une « liqueur obtenue en distillant un mélange d'alcool sucré, d'anis vert, de badiane, de coriandre, de fenouil, de cannelle, etc., et caractérisée par son arôme doux, ses qualités toniques et rafraîchissantes ». C'est un dérivé en *-ette*, d'*anis*, qui date de 1767<sup>4</sup>. Ex. : « Je recommande au voyageur sensible, s'il va à Alger, d'aller boire de *l'anisette* sous les voûtes du port, de manger le matin, à la Pêcherie, du poisson fraîchement récolté et grillé sur des fourneaux à charbon ; d'aller écouter de la musique arabe dans un petit café de la rue de la Lyre dont j'ai oublié le nom... » (Camus, 2017 : 129)<sup>5</sup>.

*burnous* : il s'agit d'un manteau de laine à capuchon, sans manche, porté par les Arabes, ou par les anciens régiments de spahis<sup>6</sup>. Albert Camus emploie ce terme de nombreuses fois dans *L'exil et le royaume – Nouvelles* (1957)<sup>7</sup>.

*canette vinga* : André Lanly indique que le jeu de *canete-vinga* (*canete* avec un seul *t* pour lui), un ancien jeu, consistait « à lancer, avec une palette, une sorte de fuseau (*canete*) dans le cercle que l'adversaire défendait : l'un des

---

<sup>4</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.11.2019.)

<sup>5</sup> *Anisette* est aussi utilisé dans les *Carnets I* (Camus, 2013a : 166-167), *Le premier homme* (2018[1994] : 199) et *L'exil et le royaume – Nouvelles* (1957 : 96).

<sup>6</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.11.2019.)

<sup>7</sup> En Algérie à l'époque coloniale, l'expression populaire *faire suer le burnous* signifiait faire travailler sans aucun ménagement une personne

joueurs annonçait canete ! et l'autre répondait vinga (qu'il vienne !) »<sup>8</sup>. Ex. : « Alors, heureux de sentir l'eau mousser entre la plante de ses pieds et le cuir de la semelle, il courrait à perdre haleine rejoindre Pierre et les autres, assis à l'entrée de la seule maison à deux étages de la rue, à aiguïser le cigare de bois qui servirait tout à l'heure à jouer à la *canette vinga* avec la raquette de bois bleu » (Camus, 2018[1994] : 54-55)<sup>9</sup>.

*chaînes (mettre les)* : mettre les menottes à quelqu'un. Ex. : « "Bom, bom." Alors les agents y sont venus. Y nous ont *mis les chaînes*, dis. La honte à la figure, j'avais, de traverser tout Bab-el-Oued. Devant le Gentleman's bar, y avait des copains et des petites, dis. La honte à la figure » (Camus, 2017 : 51).

*chéchia* : c'est un substantif féminin qui désigne une « coiffure cylindrique et haute de gros drap rouge et garnie d'un gland, que portent de nombreux peuples africains ainsi que certaines troupes coloniales »<sup>10</sup>. C'est un emprunt à l'arabe maghrébin *šāšiyya* « calotte qu'on pose sur la tête et autour de laquelle on roule la pièce d'étoffe pour former de cette manière le turban »<sup>11</sup>. « Ernest, vêtu d'un vieux pantalon bleu rapiécé, d'espadrilles couvertes de sciure, d'une flanelle grise sans manches et d'une vieille *chéchia* délavée qui protégeait ses cheveux des copeaux et de la poussière, l'embrassait et lui proposait de l'aider » (Camus, 2018[1994] : 141).

*cocose* (autre graphie : *cocosse*) : il s'agit d'un « petit fruit à coque dure dont la partie intérieure tendre a le goût de la noix de coco mais de la taille d'une date ou d'une grosse olive, fourni par certains palmiers et dont on suce également l'enveloppe fibreuse et gorgée de sève sucrée »<sup>12</sup>. De tels palmiers font partie de la grande diversité des arbres du Jardin d'Essais d'Alger<sup>13</sup>. Dans la partie sud-est de ce dernier on trouve même une allée circulaire nommée allée des cocos. D'où l'extrait d'Albert Camus suivant, dont l'action se situe selon toute vraisemblance au Jardin d'Essais, non loin du quartier Belcourt, où il habite : « Les poches et les mains poisseuses de fruit, ils filaient hors du

---

<sup>8</sup> Lanly, 1970 : 130.

<sup>9</sup> On trouve aussi *canette-vinga* dans, entre autres, *Carnets II* (Camus, 2013b : 41).

<sup>10</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.03.2020.)

<sup>11</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.03.2020.)

<sup>12</sup> <http://hubertzakine.blogspot.fr>

<sup>13</sup> « L'histoire du Jardin d'essai du Hamma à Alger, considéré comme un des plus importants jardins d'acclimatation au monde, célébré jusque dans les écrits de Karl Marx, André Gide, Albert Camus ou Jacques Derrida, se confond précisément avec celle de la colonisation » (Laribi, Hadjadj, 2014 : 120).

jardin vers la mer et, dès qu'ils étaient sortis de l'enceinte, empilant les *cocos* sur leurs mouchoirs sales, ils mastiquaient avec délices les baies fibreuses, sucrées et grasses à écœurer, mais légères et savoureuses comme la victoire » (Camus, 2018[1994] : 62).

*couffin* : pour le TLF, *couffin* est un régionalisme provençal et du pourtour méditerranéen. C'est un « panier souple en vannerie légère, muni d'anses, utilisé pour l'ensemble des petits transports »<sup>14</sup>. A. Lanly indique que l'arabe *couffa* aurait été remplacé par le terme provençal, même lorsqu'il s'agit de désigner le *couffin double* que portent les ânes en guise de bât (Lanly, 1970 : 172). Albert Camus utilise ce lexème plusieurs fois, comme le prouvent, entre autres, les exemples suivants : « La maison du colon qui exprime à la fois une métaphysique, une morale et une esthétique. Pièce montée terminée par un pschent égyptien. Curieuse mosaïque, on ne sait pourquoi de style byzantin où de charmantes infirmières à sandales portent des *couffins* de raisins et où tout un cortège d'esclaves vêtus à l'antique se presse vers un gracieux colon à casque colonial et à nœud papillon » (Camus, 2013a : 176) ; « Quand on laboure dans ce pays, c'est pour récolter des pierres. La terre est si précieuse qu'on en racle les quelques copeaux qui s'accumulent dans les creux et qu'on la transporte comme un viatique dans des *couffins* » (Camus, 2013c : 78) « À l'hôtel où elle arrive avec ses *couffins* remplis de fards et d'objets de toilette, ses grands cheveux blonds épars [...] »<sup>15</sup><sup>16</sup>.

*djellaba* : d'après le TLFi il s'agirait d'un emprunt à l'arabe *ġa11āba*, *ġa11ābiyya* pour désigner un vêtement que portent les *ġa11āb*, les marchands d'esclaves<sup>17</sup>. Albert Camus utilise le terme avec cette graphie dans *L'exil et le royaume – Nouvelles* (1957 : 63)

*donnade* : ce substantif est répertorié par A. Lanly avec le sens de bataille, bagarre (Lanly, 1970 : 133). « C'est au champ vert qu'avaient lieu les *donnades* » (Camus, 2018[1994] : 57)<sup>18</sup>. Albert Camus nous en indique la signification : « Les *donnades* étaient simplement des duels, où le poing

<sup>14</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.03.2020.)

<sup>15</sup> [...] : Quatre mots illisibles (note de l'éditeur en bas de la page).

<sup>16</sup> *Couffin* est aussi utilisé dans *L'exil et le royaume – Nouvelles* (1957 : 19) et *Le premier homme* (2018[1994] : 158).

<sup>17</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.03.2020.)

<sup>18</sup> Albert Camus emploie à plusieurs reprises le mot *donnade* dans *Le premier homme*, entre autres aux pages 171 et 257 [ajout en marge] de l'édition de 2018.

remplaçait l'épée, mais qui obéissaient à un cérémonial identique. Ils visaient en effet à vider une querelle où l'honneur d'un des deux adversaires était en jeu... » (Camus, 2018[1994] : 171).

*galoufa* : pour A. Lanly la fourrière est appelée la *galoufa* à Bab-el-Oued (quartier populaire d'Alger). Le nom propre d'un employé de la fourrière municipale est devenu un nom commun désignant tous les attrapeurs de chiens (Lanly, 1970 : 281). « Les livres – la bibliothèque municipale. Rentrée le soir de Noël et le cadavre devant le restaurant. Les jeux dans la cave (Jeanne, Joseph et Max). Jeanne ramasse tous les boutons, "c'est comme ça qu'on devient riche". Le violon du frère et les séances de chant – *Galoufa* » (Camus, 2013b : 41).

*gambette* : le *TLFi* considère que ce substantif féminin, qui signifie jambe, appartient au registre populaire et/ou argotique et donne pour datation 1880<sup>19</sup>. *Faire une gambette*, faire un croche-pied, est une expression « pied-noire », « pataouète », utilisée par Albert Camus. « M'sieur il m'a fait une gambette » (Camus, 2018[1994] : 176 [ajout en marge])

*gargoulette* est un substantif féminin désignant un « vase en terre cuite poreuse, utilisé surtout dans le Midi de la France, dans lequel l'eau rafraîchit par transsudation »<sup>20</sup>. (Selon A. Lanly on trouve aussi ce mot dans le français de Marseille (Lanly, 1970 : 129). « Fernande apporta l'anisette, deux verres, la *gargoulette* d'eau fraîche. Elle prit place près de son mari. Il lui raconta tout, en lui tenant la main, comme aux premiers temps de leur mariage » (Camus, 1957 : 96 [Les muets]).

*honte à la figure (avoir la)* est une expression typiquement « pataouète », une forme intensive employée pour avoir honte : « Si tu te noies, ta mère elle te tue. – *Tia pas honte à la figure* de tout montrer comme ça. Où c'est qu'elle est ta mère » (Camus, 2018[1994] : 64 [ajout en marge])<sup>21</sup>.

*manger des coups* : Pour A. Lanly il s'agit d'une transposition de l'expression arabe [ kla la əʃa ] (littéralement, manger du bâton, c'est-à-dire recevoir la bastonnade) (Lanly, 1970 : 107). « Alors Coco y lui dit : "Mets pas la main derrière, parce qu'après j'te choppe le 6-35 et t'y mangeras des coups quand même" » (Camus, 2017 : 51).

---

<sup>19</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.03.2020.)

<sup>20</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.03.2020.)

<sup>21</sup> Albert Camus emploie aussi cette expression dans *Noces* (2017 : 52).

*manquer quelqu'un* veut dire manquer de respect envers une personne, ne pas la respecter, l'insulter. « On a d'abord entendu une voix aiguë de femme et puis Raymond qui disait : « "Tu *m'as manqué*, tu *m'as manqué*. Je vais t'apprendre à me manquer" » (Camus, 2012[1942] : 39-40)<sup>22</sup>.

*mouette*. Albert Camus explique bien ce dont il s'agit dans l'exemple suivant « Quand on passe près d'une bouée où se trouve déjà une jolie fille, on crie aux camarades : "Je te dis que c'est une *mouette*" » (Camus, 2017 : 36).

*mozabite* (ou *mzabite*) est un dérivé au moyen du suff. *-ite* de *Mzab* (arabe *Mzāb*), nom d'une région d'oasis dans le Sahara septentrional algérien, employé soit comme substantif masculin soit comme adjectif ; c'est « (celui, celle, ce) qui est originaire du Mzab .., qui appartient à ce pays, qui y est né, qui y habite »<sup>23</sup>. « Parfois, il allait chez l'épicier *mozabite* chercher le sel ou le quart de beurre qui manquait au dernier moment, ou aller chercher l'oncle Ernest chez Gaby, au café » (Camus, 2018[1994] : 246).

*mûrir quelqu'un* veut dire frapper quelqu'un très fort, ceci au point de le rendre flasque comme un fruit trop mûr. Albert Camus utilise l'expression dans *L'étranger* : « Il m'a dit que je n'étais pas un homme. Alors je suis descendu et je lui ai dit : "Assez, ça vaut mieux, ou *je vais te mûrir*" » (Camus, 2012[1942] : 32<sup>24</sup>).

*orge* (*donner de l'orge à qq'un*) : « L'Oranais pavoise magnifiquement, au milieu des vociférations d'un public déchaîné. Malgré les encouragements répétés de la galerie et de mon voisin, malgré les intrépides "Crève-le", "Donne-lui de l'orge", les insidieux "Coup bas", "Oh ! L'arbitre, il a rien vu", les optimistes "Il est pompé", "Il en peut plus", l'Algérois est proclamé vainqueur aux points sous d'interminables huées. » (Albert Camus, 2017 : 92)

*scousa* (*être*) : « Alors Coco y s'avance et y lui dit : "Arrête un peu, arrête." L'autre y dit : "Qu'est-ce qu'y a ?" Alors Coco y lui dit : "Je vas te donner des

---

<sup>22</sup> « L'expression appartient au registre argotique algérois qui caractérise le langage de Raymond (voir note 24 plus bas). Elle signifie « tu as mal agi envers moi », « tu m'as fait du tort », et elle exprime les raisons de la vengeance du personnage (note en bas de la page Camus, 2012[1942] : 40).

<sup>23</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.03.2020.)

<sup>24</sup> On trouve une note en bas de la page Camus, 2012[1942] : 32 à propos de l'expression « mûrir quelqu'un » : « Raymond parle le langage argotique algérois, dit le français "cagayou". L'expression ici est une métaphore qui exprime la menace de frapper son adversaire jusqu'à le "ramollir" complètement, comme un fruit mûr ». *Mûrir quelqu'un* est signalé par le TLFi (consulté 19.03.2020.) comme argotique et populaire avec le sens de cogner, frapper quelqu'un.

coups. - À moi tu vas donner des coups ?" Alors y met la main derrière, mais *c'était scousa* » (Camus, 2017 : 51).

*smalah* : Au Maghreb, et en particulier en Algérie, ce substantif féminin désigne l'« ensemble des tentes d'un chef arabe, avec sa famille, ses serviteurs, ses soldats, ses richesses, son mobilier, ses troupeaux », mais aussi par analogie, de manière plus générale, en langue familière une « famille, suite nombreuse qui entoure, accompagne quelqu'un »<sup>25</sup>, auquel cas il est orthographié *smala*. C'est un emprunt à l'arabe maghrébin *z m ā l a* (arabe classique *z a m ā l a*), qui désigne une « grande agglomération de tentes regroupant l'entourage d'un chef arabe: famille, compagnons, serviteurs, soldats, ainsi que leurs troupeaux et leurs biens »<sup>26</sup>. « C'était la guerre, disait Veillard. - Soyons justes, ajoutait le vieux docteur, on les avait enfermés dans des grottes avec toute la *smalah*, mais oui, mais oui, et ils avaient coupé les couilles des premiers Berbères, qui eux-mêmes... et alors on remonte au premier criminel, vous savez, il s'appelait Caïn, et depuis c'est la guerre, les hommes sont affreux, surtout sous le soleil féroce » (Camus, 2018[1994] : 209).

*soubressade* : A. Lanly attribue l'origine de ce terme au mahonnais (parler espagnol des Mahonnais, issus d'une communauté originaire de Minorque, plus généralement des Îles Baléares, arrivés en Algérie entre 1830 et 1845) (Lanly, 1970 : 124). « Marcel. Nous autres, on est pas riches, mais on mange bien. Tu vois mon petit-fils, plus que son père y mange. Son père, il lui faut une livre de pain, lui un kilo il lui faut. Et vas-y la *soubressade*. Vas-y l'escabèche. Des fois qu'il a fini, y dit « han, han » et y mange encore » (Camus, 2013a : 45) ; « Imaginez cela, le vieux tout sec tressautant sur son tracteur, poussant le levier d'accélération quand le soc ne venait pas à bout d'un cep plus gros que d'autres, ne s'arrêtant même pas pour manger, ma mère lui apportait pain, fromage et [*soubressade*]<sup>27</sup> qu'il avalait posément, comme il avait fait toute chose... » (Camus, 2018[1994] : 198).

*taper un bain (se)* : voici l'explication d'Albert Camus : « À Alger, on ne dit pas "prendre un bain", mais "*se taper un bain*". N'insistons pas. On se baigne dans le port et l'on va se reposer sur des bouées » (Camus, 2017 : 35-36).

---

<sup>25</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.11.2019.)

<sup>26</sup> Voir, entre autres, à ce sujet Lanly, 1970 : 55-56.

<sup>27</sup> Dans le texte édité en 1994, le terme *soubressade* est entre [ ] : [*soubressade*], ce qui indique que la lecture de ce mot est douteuse (cf. note de l'éditeur rédigée par Catherine Camus en 1994 dans Camus, 2018[1994] : 9).

*taquet (donner un)* : en argot ce terme désigne a) une gifle, un coup de pied (d'après Esnault, 1965), b) un coup de poing (idem)<sup>28</sup>. Le substantif masculin *taquet* proviendrait d'un radical expressif *tak-* à rattacher à l'auvergnat *taca*, frapper (Colin, Mével, 1990 : 610). « Il est tombé. Moi, j'allais le relever. Mais il m'a donné des coups de pied de par terre. Alors je lui ai donné un coup de genou et deux *taquets* » (Camus, 2012[1942] : 32). « Moi j'y ai dit : "Dis, tu vas toucher à mon frère ? - Qui, ton frère ? - Si c'est pas mon frère, c'est comme mon frère." Alors j'y ai donné un *taquet*. Coco y tapait, moi je tapais, Lucien y tapait » (Camus, 2017 : 51).

*tramousse* : d'après A. Lanly ce substantif féminin, principalement employé au pluriel, désigne des graines de lupin blanc cuites et saumurées. Il proviendrait du mot espagnol *altramuz*, lupin, issu lui-même de l'arabe (Lanly, 1970 : 125). « Ils partageaient alors, non sans discussion avec le petit Jean, les gros berlingots à la menthe, les cacahuètes ou les pois chiches, séchés ou salés, les lupins appelés *tramousses* ou les sucres d'orge aux couleurs violentes que les Arabes offraient aux portes du cinéma proche, sur un éventaire assiégé par les mouches et constitué par une simple caisse de bois montée sur roulement à billes » (Camus, 2018[1994] : 59). Albert Camus reprend dans *Le premier homme* l'expression *bande de tramousses*, qu'utilisait Monsieur Bernard, son instituteur : « Et la bousculade cessait, les élèves, dont Monsieur Bernard était craint et adoré en même temps, se rangeaient le long du mur extérieur de la classe, dans la galerie du premier étage, jusqu'à ce que, les rangs enfin réguliers et immobiles, les enfants silencieux, un "Entrez maintenant, *bande de tramousses*" les libérait... » (Camus, 2018[1994] : 154).

### **Traduction des textes de L'étranger et Le premier homme en anglais et en allemand**

Pour Krisztina Horváth « les traducteurs les plus expérimentés ont beaucoup de mal à surmonter ce désir, ce besoin intime de "normaliser", de corriger, ne serait-ce qu'un tout petit peu, le texte original » (Horváth, 2019 : 44). Qu'en est-il d'Uli Aumüller et de Stuart Gilbert en ce qui concerne leurs traductions allemandes de *L'étranger* et *Le premier homme* et anglaise de *L'étranger* ? Suivent quelques exemples de ces traductions.

---

<sup>28</sup> TLFi, atilf.atilf.fr (consulté 19.03.2020.)

Il m'a dit que je n'étais pas un homme. Alors je suis descendu et je lui ai dit : « Assez, ça vaut mieux, ou je vais te mûrir » (Camus, 2012[1942] : 32).

Er hat gesagt, ich wäre kein Mann. Da bin ich ausgestiegen und habe zu ihm gesagt : 'Jetzt reicht's aber, sonst *mach ich dich fertig*.' (Camus, 2013d : 40).

Then he said I hadn't any guts. Well, that settled it. I got down off the streetcar and I said to him, 'You better keep your mouth shut, or *I'll shut it for you*' (Camus, 1967 : 35).

L'expression allemande *jemanden fertigmachen* rend bien le sens de battre quelqu'un violemment, mais il est d'un registre familier et non populaire/argotique comme *mûrir quelqu'un*, ainsi que l'indique le TLFi<sup>29</sup>. La traductrice s'est donc contentée de l'emploi d'une expression familière sans rendre la notion initiale. Le traducteur anglais, quant à lui, opte pour une solution basée sur l'expression triviale, familière *fermer sa gueule à quelqu'un*. Les deux traductions ne rendent pas compte de l'idée contenue dans *mûrir quelqu'un*, frapper quelqu'un au point de le rendre flasque comme un fruit trop mûr.

Il est tombé. Moi, j'allais le relever. Mais il m'a donné des coups de pied de par terre. Alors je lui ai donné un coup de genou et deux *taquets* (Camus, 2012[1942] : 32).

Er ist gestürzt. Ich wollte ihn aufheben. Aber er hat von unten nach mir getreten. Da habe ich ihm einen Stoß mit dem Knie und zwei *Kinnhaken* gegeben (Camus, 2013d : 40).

After a bit I started to help him get up, but all he did was to kick at me from where he lay. So I gave him one with my knee and a couple more *swipes* (Camus, 1967 : 36).

Dans la traduction d'Uli Aumüller, *Kinnhaken*, coup de poing, a été employé. Or, ce terme est du registre standard, ce qui ne rend pas la nuance introduite par le choix d'Albert Camus d'utiliser *taquet* et non *coup de poing* (variation diastratique). La même chose peut être dite au sujet de *swipe* (coup, grand coup), le mot choisi par Stuart Gilbert pour sa traduction.

On a d'abord entendu une voix aiguë de femme et puis Raymond qui disait : « Tu *m'as manqué*, tu *m'as manqué*. Je vais t'apprendre à *me manquer* » (Camus, 2012[1942] : 39-40).

---

<sup>29</sup> atilf.atilf.fr (consulté 19.11.2019.)

Man hat zuerst eine schrille Frauenstimme gehört und dann Raymond, der sagte : « Du *hast mich beleidigt*, du *hast mich beleidigt*. Ich werd dir zeigen, *mich zu beleidigen* » (Camus, 2013 : 49).

First we heard a woman saying something in a high-pitched voice; then Raymond bawling at her, "You *let me down*, you bitch! I'll learn you to *let me down!*" (Camus, 1967 : 44).

L'utilisation de *jemanden beleidigen*, insulter, offenser, vexer quelqu'un pour traduire *manquer quelqu'un* pose le même problème. De nouveau, le registre de la traduction n'est pas le même que celui du terme source, car l'expression utilisée par Albert Camus n'est pas standard ; il n'a pas écrit *tu m'as manqué de respect* mais *tu m'as manqué*, c'est-à-dire une expression populaire « pataouète ». Il en est de même pour l'expression *to let someone down* employée dans la version anglaise du texte, car celle-ci est tout au plus familière. Qui plus est, son sens laisser tomber, abandonner ne reprend pas le sens d'insulter, offenser.

Pour le passage suivant il s'agit de faire le même constat quant aux à la différence de registre entre le texte original et les traductions allemande et anglaise.

Selon Raymond, il suffisait de déclarer que la fille *lui avait manqué*. J'ai accepté de lui servir de témoin. (Camus, 2012[1942] : 42).

Laut Raymond genügte es zu erklären, dass das Mädchen *ihn beleidigt hätte*. Ich habe eingewilligt, mich ihm als Zeuge zur Verfügung zu stellen (Camus, 2013 : 52).

"It's quite simple," he replied. "You've only got to tell them that the girl *had let me down*. So I agreed to be his witness" (Camus, 1967 : 47).

C'est au champ vert qu'avaient lieu les *donnades* (Camus, 2018[1994] : 57).

Auf dem grünen Feld fanden die « *donnades* » statt<sup>30</sup> (Camus, 2010 : 64).

Dans l'exemple ci-dessus *Donnades*, bagarres est repris tel quel dans la traduction d'Uli Aumüller, ceci sans aucune explication du terme.

Par contre dans l'exemple suivant, même si le substantif *tramousses* n'est pas traduit, il est cependant accompagné d'un commentaire dans la traduction, à savoir *Wolfsbohnen*. Le texte initial d'Albert Camus comporte lui aussi un

---

<sup>30</sup>Dans le texte de la traduction *donnades* et *tramousses* sont en italiques.

commentaire : *les lupins appelés*. La traductrice utilise le même procédé que l'auteur pour rendre compréhensible le terme au lecteur.

Ils partageaient alors, non sans discussion avec le petit Jean, les gros berlingots à la menthe, les cacahuètes ou le pois chiches, séchés ou salés, les lupins appelés *tramousses* ou les sucres d'orge aux couleurs violentes ... (Camus, 2018[1994] : 59).

Dann teilten sie sich, nicht ohne Diskussion mit dem kleine Jean, die dicken Pfeffeminzbonbons, die Erdnüsse oder die getrockneten, gesalzenen Kirchenerbsen, die *tramousses* genannten Wolfsbohnen oder die grellbunten Gerstenzuckerstangen ... (Camus, 2010 : 66-67).

Si tu te noies, ta mère elle te tue. – *Tia pas honte à la figure* de tout montrer comme ça. Où c'est qu'elle est ta mère (Camus, 2018[1994] : 64 [ajout en marge]).

Wenn du ertrinkst, bringt deine Mutter dich um. – *Schämste dich nicht*, dich vor allen sich zu zeigen. Wo ist denn deine Mutter (Camus, 2010 : 73).

Si *tu n'as pas honte* était employé dans le texte initial d'Albert Camus et non pas *t'ia pas honte à la figure*, il y aurait adéquation entre cette expression et celle utilisée en allemand. Ce qui n'est pas le cas, car *sich schämen*, avoir honte, est une expression relevant du niveau standard, ce qui n'est aucunement vrai pour la locution du texte français source, surtout avec l'utilisation de *t'ia pas*, typique de l'oralité « pataouète ».

« En rangs par deux. Par deux ! Je n'ai pas dit par cinq ! » Et la bousculade cessait, les élèves, dont Monsieur Bernard était craint et adoré en même temps, se rangeaient le long du mur extérieur de la classe, dans la galerie du premier étage, jusqu'à ce que, les rangs enfin réguliers et immobiles, les enfants silencieux, un « Entrez maintenant, *bande de tramousses* » les libérait... (Camus, 2018[1994] : 154).

« In Zweierreihen. Zu zweit ! Ich habe nicht zu fünf gesagt ! Und das Durcheinander hörte auf, die Schüler, die Monsieur Bernard zugleich fürchteten und verehrten, stellten sich an der Außenwand der Klasse in der Galerie im ersten Stock auf, bis die reihen endlich gleichmäßig und regungslos, die Kinder still waren und ein « Geht jetzt hinein, ihr *Rasselbande* » sie erlöste... (Camus, 2010 : 184).

Pour l'extrait ci-dessus le choix de la traductrice allemande ne tient pas compte du caractère « pataouète » de l'expression *bande de tramousses*, puisque le lexème *Rasselbande*, bande de galopins, de filous, pourtant d'un

registre familier, cependant non argotique, ne contient pas la nuance introduite par Albert Camus.

M'sieur il m'a *fait une gambette* (Camus, 2018[1994] : 176 [ajout en marge]).

Monsieur, er hat mir *ein Bein gestellt* (Camus, 2010 : 212).

*Faire une gambette*, faire un croche-pied à quelqu'un, est une locution « pied-noire », ainsi qu'il est indiqué *supra*. L'expression allemande *jemandem ein Bein stellen*, qui a le même sens, à savoir faire un croc-en-jambe à quelqu'un, est neutre, car elle appartient au registre standard. À nouveau dans le cas présent le niveau de registre n'est pas rendu dans la traduction.

Imaginez cela, le vieux tout sec tressautant sur son tracteur, poussant le levier d'accélération quand le soc ne venait pas à bout d'un cep plus gros que d'autres, ne s'arrêtant même pas pour manger, ma mère lui apportait pain, fromage et [*soubressade*] qu'il avalait posément... (Camus, 2018[1994] : 198)<sup>31</sup>.

Stellen Sie sich das vor, der spindeldürre Alte, der auf seinem Traktor auf und ab hüpfte, den Gashebel drückte, wenn die Pflugscharr einen größeren Rebstock nicht schaffte, der nicht einmal zum Essen anhielt ; meine Mutter brachte ihm Brot, Käse und [*soubressade*], die er bedächtigt... (Camus, 2010 : 240)<sup>32</sup>.

Dans ce cas, le terme *soubressade* est conservé tel quel et n'est pas traduit.

On va encore un peu se tuer... Et puis on recommencera à vivre entre hommes. C'est le pays qui veut ça. Une *anisette* ?

– « Légère », dit Jacques (Camus, 2018 : 199).

« Wir werden uns gegenseitig noch ein wenig umbringen... Und werden wir wieder wie Menschen zusammenleben. Das Land will es so. Einen *Anislikör* ? »

« Einen leichten », sagte Jacques (Camus, 2010 : 241-242).

La traduction *Anislikör* rend bien le fait que l'*anisette* est une liqueur à base d'anis vert et d'autres plantes diverses. La traduction *Anislikör* est cependant une des deux possibilités pour traduire le terme, pour laquelle a opté la traductrice, puisque *Anisette* peut aussi être employé.

---

<sup>31</sup> Dans le texte édité en 1994, le terme *soubressade* est entre [ ] : [*soubressade*], ce qui signifie que la lecture de ce mot est douteuse (cf. note de l'éditeur rédigée par Catherine Camus en 1994 dans Camus, 2018[1994] : 9).

<sup>32</sup> À noter que dans le texte même de la traduction *soubressade* est mis en italiques.

### **Conclusion**

Comme on peut le constater souvent pour les traductions de passages littéraires comprenant des termes et/ou des expressions argotiques ou populaires, les deux traducteurs Uli Aumüller et Stuart Gilbert ont utilisé un procédé de traduction *a minima* dans bien des cas. En effet, tous les deux emploient des substantifs et des locutions, qui ne sont pas, dans la majeure partie des exemples retenus, du même registre que celui utilisé dans le texte source. Dans certains cas, ce que l'on constate parfois dans des traductions, un autre procédé est cependant employé par elle et lui, à savoir l'utilisation du terme non traduit repris tel quel depuis le texte source, terme qui est alors accompagné d'un commentaire destiné au lecteur, afin de lui permettre d'en comprendre le sens.

Les exemples présentés *supra* confirment le fait, qu'il est particulièrement difficile pour une traductrice, un traducteur de rendre compte des nuances de sens introduites par un auteur, lorsque ce dernier fait usage d'un registre populaire ou argotique. Les traductions allemande et anglaise par Uli Aumüller et Stuart Gilbert de *L'étranger* et de *Le premier homme* d'Albert Camus n'échappent donc pas aux constatations faites généralement au sujet des traductions.

C'est bien le problème de l'équivalence stylistique en traduction littéraire, qui est ainsi posé, et on peut rappeler que pour Krisztina Horváth « les traducteurs les plus expérimentés ont beaucoup de mal à surmonter ce désir, ce besoin intime de "normaliser", de corriger, ne serait-ce qu'un tout petit peu, le texte original » (Horváth, 2019 : 44).

### **Textes d'Albert Camus utilisés**

CAMUS Albert (2017), *Noces* suivi de *L'été*, Paris, Gallimard, [Folio] (1<sup>ère</sup> éds. 1939 et 1954).

CAMUS Albert (1957), *L'exil et le royaume – Nouvelles*, Paris, Gallimard.

CAMUS Albert (2013a), *Carnets I (mai 1935 – février 1942)*, Paris, Gallimard [Folio] (1<sup>ère</sup> éd. 1962). DOI : [10.14375/NP.9782070454044](https://doi.org/10.14375/NP.9782070454044)

CAMUS Albert (2013b), *Carnets II (janvier 1942 – mars 1951)*, Paris, Gallimard [Folio] (1<sup>ère</sup> éd. 1964). DOI : [10.14375/NP.9782070454051](https://doi.org/10.14375/NP.9782070454051)

CAMUS Albert (2013c), *Carnets III (mars 1951 – décembre 1959)*, Paris, Gallimard [Folio] (1<sup>ère</sup> éd. 1989). DOI : [10.14375/NP.9782070454068](https://doi.org/10.14375/NP.9782070454068)

- CAMUS Albert (2012), *L'étranger*, Paris, Gallimard [Folioplus classiques] (1<sup>ère</sup> éd. 1942).
- CAMUS Albert (2013d), *Der Fremde* (Übersetzung von Uli Aumüller), Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, rororo 22189.
- CAMUS Albert (1967), *The Stranger* (translated by Stuart Gilbert), New York, Alfred A. Knopf.
- CAMUS Albert (2018), *Le premier homme*, Paris, Gallimard [Folio] (1<sup>ère</sup> éd. 1994).
- CAMUS Albert (2010), *Der erste Mensch* (Übersetzung von Uli Aumüller), Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, rororo [Sonderausgabe].

### **Bibliographie**

- BOUCHENE Abderrahmane, PEYROULOU Jean-Pierre, TENGOUR Ouanassa Siari, THENAULT Sylvie (éds.) (2014), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale 1830-1962*, Paris, La Découverte.
- COLIN Jean-Paul, MEVEL Jean-Pierre (1990), *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse.
- DUPUY Aimé (1960), « Le français d'Afrique du Nord », *Vie et Langage*, n° 94, Paris, Larousse.
- ESNAULT Gaston (1965), *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse.
- FERRANDEZ Jacques (2017), *Le premier homme* (Bande dessinée), Paris, Gallimard Bd.
- GADET Françoise (2014), LUDWIG Ralph, *Le français au contact d'autres langues*, Paris, Éditions Ophrys.
- HORVÁTH Krisztina (2019), « La traduction hongroise de *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène », *Revue d'études françaises*, n° 23, p. 43-55.
- LANLY André (1970), *Le français d'Afrique du Nord, Étude linguistique*, Paris, Bordas, Coll. « Études Supérieures » (1<sup>ère</sup> éd. 1962).
- LANLY André, FELLAGA (1955), « Le dernier des mots nord-africains introduit en français », *Le Français Moderne*, tome 23.
- LARIBI Ghanem, HADJADJ Sofiane (2014), « Le Jardin d'essai du Hama : histoire d'un jardin colonial », in : *Histoire de l'Algérie à la période coloniale* (Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour & Sylvie Thénault éds.), 1830-1962, Paris, La Découverte, p. 120-123.
- MUSETTE (1931), *Cagayous, ses meilleures histoires*, Paris, Gallimard.

REY Pierre-Louis (2008), *Albert Camus – Le premier homme*, Paris, Gallimard.  
*Bulletin de l'amicale des enfants d'El-Biar*, n° 5, 1989

---

JEAN-PIERRE GOUDAILLIER

Université Paris Descartes

Courriel : [jean-pierre.goudaillier@paris5.sorbonne.fr](mailto:jean-pierre.goudaillier@paris5.sorbonne.fr)